

Emmanuel Hocquard

Ma haie

Un privé à Tanger II



P.O.L

ma haie

DU MÊME AUTEUR

Album d'images de la villa Harris, Hachette/P.O.L, 1978.

Les dernières nouvelles de l'expédition sont datées du 15 février 17.., Hachette/P.O.L, 1979.

Une journée dans le détroit, Hachette/P.O.L, 1980.

Une ville ou une petite île, Hachette/P.O.L, 1981.

Ærea dans le forêts de Manhattan, prix France-Culture, P.O.L, 1985.

Un privé à Tanger, P.O.L, 1987.

La Cap de Bonne-Espérance, P.O.L, 1988.

Les Élégies, P.O.L, 1990.

Théorie des Tables, P.O.L, 1992.

Le Commanditaire, Poème (avec Juliette Valéry), P.O.L, 1993.

Le Voyage à Reykjavik (avec Alexandre Delay), P.O.L, 1997.

Un test de solitude, Sonnets, P.O.L, 1998.

Le Consul d'Islande, P.O.L, 2000.

Anthologies : *21+1 poètes américains d'aujourd'hui* (en collaboration avec Claude Royet-Journoud), Université de Montpellier, 1986 — *Orange Export Ltd.*, 1969-1986 (en collaboration avec Raquel Levy), Flammarion, 1986 — *49+1 nouveaux poètes américains* (en collaboration avec Claude Royet-Journoud), Un bureau sur l'Atlantique/Royaumont, 1991 — *Tout le monde se ressemble*, une anthologie de poésie contemporaine, P.O.L, 1995.

Traductions : Charles Reznikoff, *Le Musicien* (en collaboration avec Claude Richard), P.O.L, 1986 — Antonio Cisneros, *Chant cérémonial contre un tamoanoir* (en collaboration avec Raquel Levy), Unes, 1989 — Natacha Strijevkaia, *Le Froid* (en collaboration avec Rémy Hourcade), Royaumont, 1993 — Michael Palmer, *Sun* (en collaboration avec Christine Michel), P.O.L, 1996.

Emmanuel Hocquard

ma haie

Un privé à Tanger 2

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

*Je tiens à remercier tout particulièrement Juliette Valéry
pour son aide si précieuse dans la mise en forme de cet ouvrage.*

*Ouvrage publié avec le concours
du Centre national du Livre*

© P.O.L., éditeur, 2001
ISBN : 2-86744-829-8
www.pol-editeur.fr

#53 *level cut* : terme de frappe en base-ball. Il y a trois types basiques de swing, ou de « cuts » : *uppercut*, *level* & *down*. *Uppercut* tu frappes des balles hautes et des *homeruns*. Pour les grands. *Level* tu frappes des coups linéaires. Pour les moyens. *Down* tu frappes des balles basses. Pour les rapides. Cela dit, il y a plusieurs théories des frappes et je vous ai donné un sens erroné parce que chaque batteur doit employer les variations de tous les types de swing. Je vous ai aussi laissé entendre qu'une frappe peut être décrite.

Bill Luoma, *Mon voyage à New York annoté*.

LES DERNIÈRES NOUVELLES DE LA CABANE

N° 22

4 août 2000

Hebdomadaire paraissant le vendredi si le temps le permet

Cher Paul,

des livres, tu le sais, j'en ai écrit, fabriqué, édité, traduit. J'ai toujours résolument soutenu l'idée du *livre*. Défendu le *livre-poésie* contre le recueil de poèmes. Critiqué la revue-sac au profit de la *revue-récit*. Pourfendu la traduction bilingue (les textes des deux langues imprimés en vis-à-vis) au nom de la cohérence du livre et de sa lecture. Ça a été, je pense, un fait marquant de notre génération, en France, d'avoir insisté sur l'écriture de *livres* en poésie. Même les Américains, pour qui j'ai l'estime que tu sais, ont souvent du mal à le faire, quand ils se posent seulement la question. Rappelle-toi, j'avais un temps hésité à te donner à publier *Les dernières nouvelles de l'expédition...* parce que je considérais alors que ce n'était pas un *livre*. (Je le pense toujours.)

Je n'ai pas retourné ma veste. Je ne suggère pas de revenir en arrière, avant *Un coup de dés*. J'ai écrit des livres et je n'en ai ni honte ni regret. J'espère en écrire encore. Je pense cependant que la conception du livre que nous avons prônée, pratiquée et défendue, nous avons peut-être aujourd'hui besoin de la réexaminer. Je ne parle pas seulement du "culte" voué au livre. (Seul un dément pourrait encore soutenir que

« toute vie doit aboutir à un livre ». Tout au plus le livre peut-il être ce miroir, dont parle LW, dans lequel je « vois ma propre pensée, et par le secours duquel je peux la redresser ».) Je dis simplement que la notion de livre, à présent ancrée dans nos habitudes (de pensée, d'écriture), peut devenir à son tour une habitude de confort et de paresse, comme toutes les habitudes. Et quand je (me) pose la question : « Qu'est-ce qu'un livre? », je ne (me) demande pas – pour paraphraser les samouraïs de Kurosawa dont parlait Deleuze – ce qu'est un livre en général, mais qu'est-ce qu'un livre aujourd'hui? Autrement dit, qu'est-ce qu'on peut faire, aujourd'hui, avec ça? Et, corrélativement, qu'est-ce que ça peut aussi éventuellement empêcher de faire? C'est-à-dire, que devient cette part de réflexion par écrit qui n'entre pas nécessairement dans le cadre du livre tel que nous l'avions défini?

Nous avons pensé le livre un peu comme on pense une phrase : un bloc cohérent de langage-durée, à parcourir à sens unique entre ses deux butoirs, les premiers mots et le mot de la fin. Et, de même qu'une phrase n'existe pas seule, chaque livre consistant en une sorte de phrase, on pouvait imaginer que la succession ou la juxtaposition des livres formait une *carte de la langue*, chaque nouveau livre repoussant les limites d'un territoire en progression : la Littérature. Or chaque fois qu'une opération réussit, le danger guette. Le fait de fixer des règles de bonne conduite, telle que : « Ceci est un livre, cela n'en est pas un! », érige la notion de livre en critère dogmatique qui risque de devenir à son tour un modèle académique et de tourner au mot d'ordre.

Petit, j'étais désordonné, mais désordonné comme il n'est pas possible de l'être. J'étais champion toutes catégories de désordre. Ma mère disait que le désordre dans ma chambre était à l'image du désordre dans ma tête. Et elle avait raison. J'en ai beaucoup souff-

fert. Pas tant du désordre lui-même que des jugements réprobateurs qu'il m'attirait et de la culpabilité qui en résultait. Toutes mes tentatives de rangement se sont toujours soldées par des échecs épuisants, physiquement et moralement. En dépit de mes efforts pour mettre de l'ordre dans ma tête *via* ma chambre, je ne suis jamais arrivé à rien parce que je ne parvenais pas à concevoir un principe d'ordre satisfaisant. Et j'abandonnai.

Je regarde maintenant mon désordre comme un *penchant*. Ou un besoin. "Chez moi", les choses sont aujourd'hui à peu près en ordre. Cela fait même parfois l'admiration de certains visiteurs. (L'ordre, c'est d'abord fait pour les autres, pour que les visiteurs s'y retrouvent.) Mais ce n'est qu'une ruse. En fait, mon désordre s'est déplacé. Il est aujourd'hui caché au cœur de mon ordinateur. Quand j'allume mon ordinateur, il y a quelques grands dossiers : mes Cours à l'École, mon Courrier, ma Banque, mon Grand Frère, ma Vie, mon Œuvre, mon Éditeur, etc. Un de ces grands dossiers s'intitule *ma Haie*. C'est là. Là que gisent, pêle-mêle, une quantité de documents inclassables, sans liens entre eux, sorte de rhizome incontrôlé (amorces de textes, bouts de journal, notes, blaireaux, *Dernières nouvelles de la cabane*, lettres privées...) dans lequel j'ai puisé une bonne part des éléments qui constituent ce "livre".

Depuis que je le connais – et bien avant – Alexandre travaille à partir de tirages contact 6×6 de photographies en noir et blanc, entassés dans des boîtes à chaussures en carton (V. *Le modèle et son peintre*). Certains de ces "contacts" lui servent à fabriquer les maquettes de ses futurs tableaux. Un jour, Charles-Henri Favrod, qui dirigeait le Musée de l'Élysée (musée pour la photographie) à Lausanne, découvrit ces maquettes dans l'atelier d'Alexandre et le convainquit de les exposer dans son musée. L'exposition a eu lieu à

l'automne 1991, accompagnée d'un livre-catalogue dont j'ai écrit le texte (V. *Hier je n'ai pris aucune photographie*). Après cette exposition, le rapport qu'Alexandre entretenait avec ses photographies de travail n'a plus été le même qu'avant. C'était comme s'il avait brûlé toutes ses cartouches.

Quand j'allume mon ordinateur pour me promener dans *ma Haie*, je ne suis pas dans une logique de "livre à la française", où les choses se suivent et s'enchaînent pour former un tout. Chaque document est autonome. Je peux, à ma guise, revenir dessus, le modifier, l'amplifier ou le supprimer sans que cela ait d'effet sur les autres (V. *La liste*). Un document de plus ou de moins ne modifie pas l'ensemble parce que la notion d'ensemble n'a plus ici véritablement cours. « Il faut émietter l'univers, perdre le respect du tout. » (Nietzsche.) C'est une organisation de type haie, en mouvement comme le "jardin" du même nom de Gilles Clément, avec ses trous, ses changements d'intonation et de vitesse, ses inévitables répétitions. Que faire des répétitions dans un "livre"? Qu'est-ce qu'elles font voir?

La traduction du *Tableau périodique des éléments réagencé par le Dr Jivago, oculiste* de Jena Osman par les étudiants de l'école, sous la direction de Juliette, a été très éclairante. Il s'agissait d'un poème *en ligne*, trouvé sur le site *Web Electronic Poetry Center* (<http://wings.buffalo.edu/epc/authors/Osman>) en mars 1998. On n'était plus dans un type de texte linéaire discontinu, mais dans une logique de superpositions. Quand tu cliques sur un *lien*, une autre fenêtre s'ouvre, par-dessus, qui vient se superposer à la précédente. Faire apparaître des liens hypertextes, ce n'est pas du tout la même chose que tourner les pages d'un livre. Dans « *Il rien* », j'avais conclu ma communication sur ces mots : « [...] – pour le champ

poétique que j'ai décrit – la première figure du récit, par laquelle passent toutes les autres, c'est d'abord du papier, du plomb, de l'encre et de la ficelle. » J'insiste particulièrement sur la ficelle, qui fait que, l'ordre des pages et des chapitres d'un livre étant ficelé une fois pour toutes, tout "livre" n'est plus qu'« un beau mausolée » :

son histoire desséchée

engloutie dans le ventre des animaux sacrés

les mains de l'embaumeur

De sorte qu'en réunissant, dans un ordre à peu près chronologique, les textes qui suivent, je ne suis pas certain de faire une bonne opération. Je ne suis pas sûr de m'y retrouver et je ne suis pas sûr non plus que le "lecteur" y trouve son compte.

Ce dossier – *ma haie* – comporte deux sortes de textes : les uns ont déjà fait l'objet de publications, ici et là, aujourd'hui épuisées ou difficilement accessibles, comme c'était déjà le cas pour *Un privé à Tanger*; les autres, souvent des écrits de circonstance, sont inédits ou sont des blaireaux (V. *Ma vie privée*) expérimentaux à destination privée. Mais si tu penses pouvoir « faire quelque chose avec ça » et mon amitié...

LA BIBLIOTHÈQUE DE TRIESTE

À Norma

« toutes les évidences lui sont mystère »
A.-M. Albiach (*État*)

« Une œuvre [poétique] consiste essentiellement en élucidations. »
L. Wittgenstein (*Tractatus...*, 4.112)

« Toute la poésie, c'est cela. Soudain, on voit quelque chose. »
L. Zukofsky

Un jour, un poète français honorablement connu, qui avait pris la peine de me lire, m'a dit à propos de mes livres : « C'est très bien, mais j'ai le sentiment que vous tournez autour de quelque chose que vous n'avez pas encore vraiment abordé. »

Ce n'était pas malveillant de sa part, c'était même une sorte d'encouragement à aller de l'avant, mais ce n'était pas non plus à proprement parler un compliment.

Ce poète est professeur. Il enseigne la littérature à l'université. Moi pas. Claude Royet-Journoud non plus, à ma connaissance. (J'espère qu'en nous invitant tous les deux vous le saviez. Sinon ce serait un terrible malentendu.) Je n'ai même jamais étudié la littérature à l'université. Et si ça n'avait tenu qu'à moi, je n'aurais jamais rien étudié à l'université. Je crois que j'aurais préféré être jardinier ou garde forestier, mais ça n'aurait sans doute pas fait tellement plaisir

à mes parents qui, comme la plupart des parents universitaires, ont de grandes espérances universitaires pour leur progéniture. Surtout, à l'époque, c'était la guerre d'Algérie et j'avais l'âge d'être enrôlé. Poursuivre des études était alors le seul moyen d'obtenir un sursis de plusieurs années. Au début des années soixante, dans les facultés des lettres, en France, ceux qui choisissaient de devenir étudiants en histoire étaient, en général, les plus paresseux ou les moins doués. Ceux qui étaient encore plus paresseux et encore moins doués allaient en faculté de droit. Après une tentative infructueuse en philosophie, j'entrepris donc de faire des études d'histoire.

Je ne fus pas un mauvais étudiant. Je peux dire que je fus même un bon étudiant. Non parce que j'étais plus travailleur, plus malin ou doté d'une meilleure mémoire que d'autres, mais parce que le petit singe aristotélien qui sommeillait en moi (celui à qui je dois aussi d'avoir reçu un certain nombre de claques lorsque j'étais enfant quand j'imitais, à table, l'affreux accent alsacien de ma grand-mère mulhousienne), le petit singe qui sommeillait en moi ne demandait qu'à se réveiller.

Au début de mes études d'histoire, à l'université de Nice, je fus d'abord complètement perdu. Les premières semaines, durant les cours, je ne comprenais pas un traître mot de ce que disaient les professeurs. Leur discours, sur des sujets qui m'étaient pourtant familiers depuis le lycée, me paraissait aussi obscur, aussi hermétique, que s'ils avaient traité de la thermodynamique ou de la mécanique des fluides. Jusqu'au jour où, grâce au petit singe, je compris que mes difficultés relevaient moins du contenu de ce qui était enseigné que de sa forme.

Je m'appliquai donc, comme autrefois avec ma grand-mère, à singer la voix, le ton, le débit, l'expression, le rythme, les tournures

de phrases de mes professeurs. Et, très vite, je compris tout ce qu'ils disaient. Ce mimétisme donna également d'excellents résultats en ce qui concernait les exposés et les dissertations que j'avais à faire.

L'année durant laquelle je préparai mon certificat d'histoire ancienne, nous avions un professeur qui se nommait Claude Combet-Farnoux (rien à voir avec Claude Royet-Journoud). Jeune, d'une maigreur extrême, terriblement myope, toujours vêtu avec une sobre élégance, il parlait très rapidement. Prendre des notes à ses cours relevait de l'exploit. C'était un homme d'une grande érudition, spécialiste des premiers temps de la République romaine.

Parmi les travaux que nous avions à faire sous sa direction, il y avait un commentaire de texte hebdomadaire. Il s'agissait de traduire puis d'analyser, selon la méthode dite de « critique interne », une page d'un historien latin. Ces textes n'avaient pas forcément trait à un événement important. Le plus souvent même, ils portaient sur un épisode tout à fait mineur de l'histoire de Rome, ce qui rendait les recherches préparatoires d'autant plus longues et minutieuses.

Le texte que j'eus à commenter était un passage des *Histoires* de Tite-Live, qui relatait une sombre histoire de meurtre commis à Rome en 440 avant J.-C. Selon Tite-Live, l'affaire était simple : un certain Spurius Mælius, accusé par les patriciens du crime suprême d'aspirer à la royauté, avait été déclaré *sacer* par le Sénat, ce qui signifiait qu'il pouvait être liquidé légalement par le premier venu. Ce qui lui arriva. Il fut descendu en plein forum, au milieu de l'indifférence générale, par un certain Servilius Ahala. Le meurtre accompli, Ahala fut félicité d'avoir sauvé la République et l'affaire fut classée.

Rouvrir un tel dossier vingt-quatre siècles plus tard n'était pas une mince entreprise. Les lieux où s'étaient déroulés les événements avaient été considérablement bouleversés. L'arme du crime, un poignard ordinaire, avait disparu. Les témoins oculaires étaient morts. Toute tentative de reconstitution était impossible. Restaient les traces écrites.

C'est ici qu'intervient la méthode dite de « critique interne ». Elle donne souvent d'excellents résultats. En passant les détails, ce qui ressortit de l'enquête, après confrontation des témoignages écrits, recueillis dans les *Livres de toile* et les *Fastes*, auprès des *Annalistes* (Cincius Alimentus, notamment) et d'autres historiens (Denys d'Halicarnasse, par exemple), ce qui ressortit de l'enquête – 22 feuillets dactylographiés sur une vieille machine Underwood des années quarante – est que Tite-Live avait pas mal maquillé la vérité et qu'il s'agissait, en réalité, d'un assassinat pur et simple avec, en toile de fond, comme dans un roman de Chandler, des intérêts économiques et politiques que contrariaient les agissements de Mælius.

Je n'avais, évidemment, rien découvert de nouveau. Ce n'était d'ailleurs pas le but de l'exercice. Le but de l'exercice était d'apprendre à mener une enquête en fouinant à droite et à gauche, dans les rayons des bibliothèques, à la recherche d'indices, puis à faire s'emboîter les pièces existantes du puzzle et à ficeler un dossier assez solide pour tenir le coup devant un jury pointilleux. Je m'en étais plutôt bien tiré.

Après mon exposé, en levant les yeux sur Claude Combet-Farnoux, je captai dans le regard qu'il me lança – un drôle de regard d'oiseau qui vous observe de biais, la tête penchée de côté – une sorte de fierté mêlée d'une sorte de sympathie qui me fit froid dans

le dos et me rappela aussitôt l'histoire que raconte Tchouang-tseu à propos de « ce lépreux auquel un fils naquit à minuit ; qui alla quêrir de la lumière pour s'assurer que l'enfant était bien lépreux comme lui et ne le caressa qu'après avoir constaté que oui ».

J'ai connu autrefois à Tanger un personnage sympathique et fantasque qui pratiquait le métier peu commun de renfloueur d'épaves. Lorsqu'un bateau avait fait naufrage, il était le premier à proposer ses services aux armateurs et aux compagnies d'assurance. Son travail était lucratif mais délicat. Il exigeait surtout de la célérité car si l'on tarde à repêcher une épave, elle fait sa *souille*. Autrement dit, elle s'enfonce dans la vase ou le sable du fond et y adhère à la manière d'une ventouse. Il n'est dès lors plus possible de l'en arracher. Un jour, sans doute, ce personnage estima-t-il qu'il était en train de faire sa souille dans les épaves, car il s'embarqua sur un paquebot en partance pour la France où il ne débarqua jamais. Il s'était volatilisé au cours de la traversée et il fut porté disparu. Quelques années plus tard, un marin en bordée, qui l'avait connu, crut le reconnaître, tranquillement assis en train de boire un verre dans un bistro du vieux port de Marseille. Mais ceci est une autre histoire.

Le regard de connivence que m'avait jeté Claude Combet-Farnoux avait brusquement déclenché en moi un signal d'alarme : j'étais en train de préparer ma souille dans l'histoire et, si je ne me ressaisissais pas très vite, j'y serais bientôt plongé jusqu'au cou.

Que Tite-Live, en son temps, pour des raisons qui furent les siennes, eût manipulé, à grands renforts de rhétorique, la vérité historique était une chose. Une chose qui, désormais, ne portait plus vraiment à conséquence. Ce qui, en revanche, risquait de porter davantage à conséquence, pour moi du moins, c'était que j'étais à

Achévé d'imprimer en mars 2001
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s. a.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1730
N° d'imprimeur : 010753
Dépôt légal : avril 2001

Imprimé en France



Emmanuel Hocquard
ma haie

Cette édition électronique du livre
ma haie d'EMMANUEL HOCQUARD
a été réalisée le 14 novembre 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en mars 2001
par Normandie Roto Impression s.a.
(ISBN : 9782867448294 - Numéro d'édition : 2521).
Code Sodis : N46645 - ISBN : 9782818011775
Numéro d'édition : 230984.